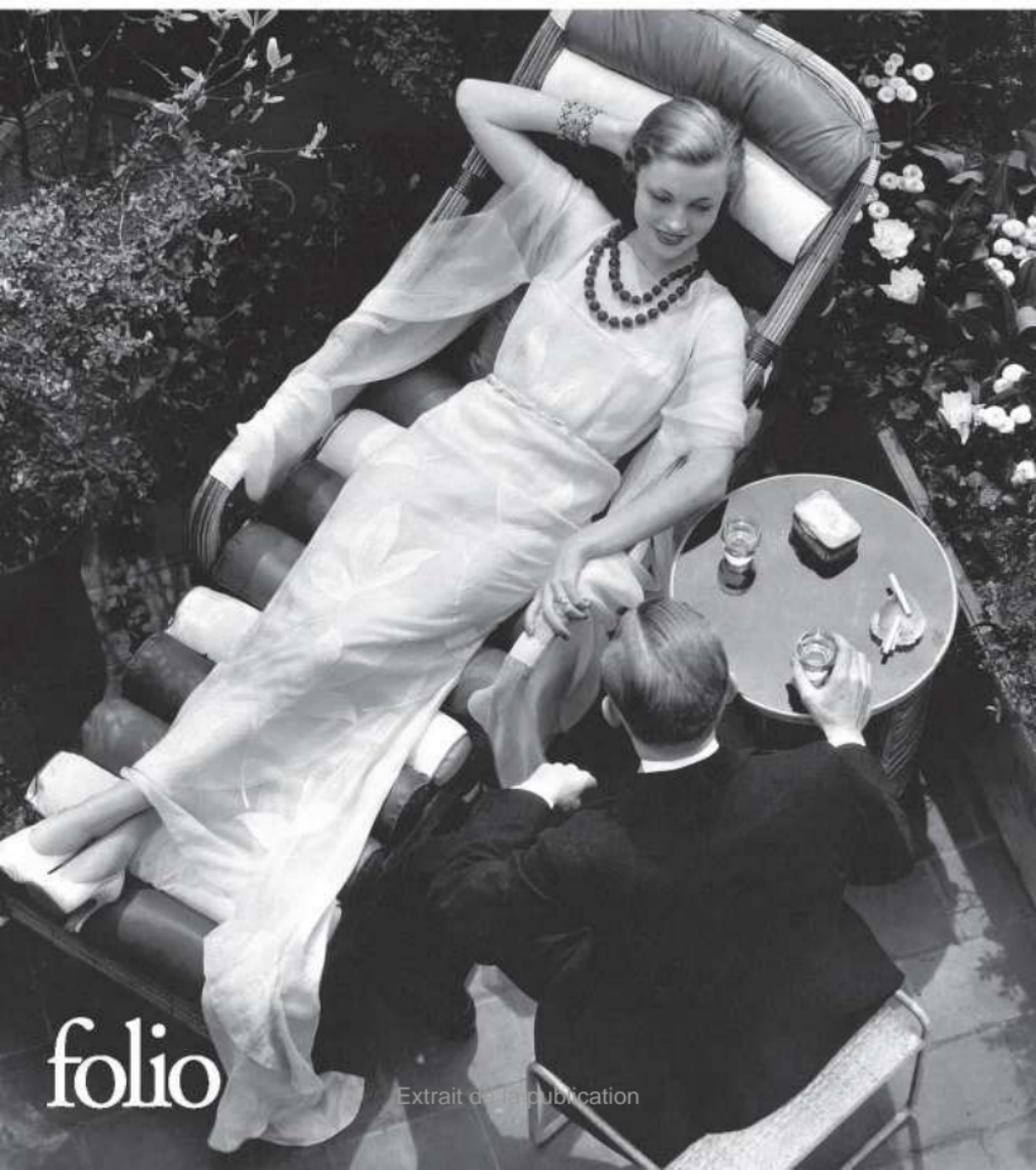


Extrait distribué par Editions Gallimard

# F. Scott Fitzgerald

## Gatsby le magnifique



folio

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

**COLLECTION FOLIO**

Extrait de la publication

Extrait distribué par Editions Gallimard

F. Scott Fitzgerald

Gatsby  
le magnifique

*Traduit de l'américain  
par Philippe Jaworski*

Gallimard

Extrait de la publication

*Titre original :*

THE GREAT GATSBY

© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Francis Scott Fitzgerald est né le 24 septembre 1896 à Saint Paul (Minnesota), dans le Middle West. Il est d'ascendance irlandaise. D'origine modeste, il fréquente pourtant la haute société de Saint Paul, découvre les séductions véneuses de l'univers des riches et les cruautés des différences sociales, dont il fera le matériau d'un grand nombre de ses œuvres de fiction. De l'époque de Princeton, où il est admis en 1913 et où il fera des études médiocres, il gardera le regret de n'avoir pu faire partie de l'équipe de football ni du corps expéditionnaire américain, la guerre en Europe ayant pris fin avant qu'il puisse s'embarquer.

La chance lui sourit pourtant avec son premier roman, *L'Envers du paradis*. Il paraît en 1920, fait scandale, est un énorme succès. Fitzgerald devient le porte-parole de la génération nouvelle, de l'âge du jazz, des *flappers*, les danseuses de charleston aux cheveux courts et aux genoux nus. Riche et célèbre, il peut épouser la fille qu'il convoite, la plus belle, Zelda Sayre. Mais la gloire de Fitzgerald ne dure que le temps des Années folles. Après la crise économique de 1929-1930, son univers passe de mode. Il travaille à Hollywood, oublié. Depuis le début des années 30, Zelda ne quitte plus guère les institutions psychiatriques. Il meurt d'une crise cardiaque le 21 décembre 1940, laissant un beau roman inachevé : *Le Dernier Nabab*.



*Cette fois encore*  
*pour*  
**ZELDA**



Mets donc le chapeau d'or, si c'est pour l'émouvoir ;  
Et pour elle bondis, très haut si tu le peux,  
Jusqu'à la faire crier : « Amant au chapeau d'or,  
Toi qui si haut bondis, je t'aurai, je te veux ! »

THOMAS PARKE D'INVILLIERS



## CHAPITRE I

Quand j'étais plus jeune et plus vulnérable, mon père, un jour, m'a donné un conseil que je n'ai pas cessé de retourner dans ma tête.

« Chaque fois que tu seras tenté de critiquer quelqu'un, m'a-t-il dit, songe d'abord que tout un chacun n'a pas eu en ce bas monde les mêmes avantages que toi. »

Il n'en a pas dit plus, mais comme nous avons une capacité peu ordinaire à communiquer dans la plus extrême réserve, j'ai compris qu'il exprimait ainsi beaucoup plus qu'il n'y paraissait. De là mon inclination à ne pas me hâter de juger, habitude qui a fait de moi le confident de bien des personnalités surprenantes, et aussi la victime de plus d'un inguérissable raseur. Un esprit dérégulé est prompt à déceler ce trait de caractère chez l'individu normal et à s'y attacher ; c'est ainsi qu'à l'université j'ai été injustement accusé d'être un manœuvrier, parce que de jeunes sphinx farouches m'avaient confié leurs peines secrètes. La plupart de ces confidences n'avaient pas été sollicitées. Souvent, je faisais semblant de dormir ou d'être absorbé, ou je feignais une légèreté hostile dès que je percevais, à quelque signe indiscutable, qu'un aveu intime se profilait à l'horizon, car les confessions des jeunes gens, ou du moins les termes dans lesquels ils les formulent, relèvent habituellement du plagiat et sont gâtées par d'évidentes censures. Réserver son

jugement, c'est entretenir un espoir infini. J'ai toujours un peu peur de manquer quelque chose si j'oublie, comme le suggérait mon père avec un certain snobisme, et comme je le répète avec la même dose de snobisme, que le sens des convenances fondamentales est inégalement distribué à la naissance.

Après m'être ainsi vanté de mon esprit de tolérance, je dois admettre qu'il a ses limites. On peut fonder son comportement sur un dur bloc de pierre ou les eaux d'un marécage, mais au-delà d'un certain point, je me moque de savoir sur quoi il est établi. Quand je suis revenu de la côte Est à l'automne dernier, il me semblait que je voulais voir le monde en uniforme, figé une fois pour toutes dans une sorte de garde-à-vous moral ; j'avais eu mon content de ces expéditions débridées qui vous offrent des aperçus exceptionnels sur le cœur humain. Seul Gatsby, l'homme qui donne son nom à ce livre, échappait à ma réaction ; Gatsby, qui représentait tout ce pour quoi j'éprouve le mépris le moins affecté qui soit. Si la personnalité est une suite ininterrompue de gestes réussis, alors il y avait chez lui quelque chose de somptueux, une sensibilité aiguë aux promesses de la vie, comme s'il était relié à l'une de ces machines complexes qui enregistrent les séismes à dix mille kilomètres de distance. Cette réactivité n'avait rien à voir avec la sensibilité flasque que l'on pare du nom pompeux de « tempérament d'artiste ». C'était une prodigieuse disposition à l'espoir, une aptitude au romantisme dont je n'ai jamais rencontré l'équivalent chez personne, et que je ne retrouverai sans doute jamais. Non... Gatsby, à la fin, fut admirable ; c'est ce dont il était la proie, la poussière infecte qui flottait dans le sillage de ses rêves, qui m'a rendu, pour un temps, indifférent aux chagrins abortifs des hommes et à leurs ivresses si vite essoufflées.

Ma famille, éminente et fortunée, est établie dans le Middle West depuis trois générations. Les Carraway

forment une manière de clan, issu, selon une tradition qui nous est propre, des ducs de Buccleuch ; mais le véritable fondateur de la lignée à laquelle j'appartiens est le frère de mon grand-père, qui vint s'installer ici en 1851, envoya un suppléant se battre pendant la guerre de Sécession et créa l'affaire de quincaillerie en gros que mon père dirige encore aujourd'hui.

Je n'ai jamais vu ce grand-oncle auquel il paraît que je ressemble, s'il faut en croire, en particulier, les traits rugueux du portrait à l'huile accroché dans le bureau de Père. Diplômé de New Haven en 1915, un quart de siècle exactement après mon père, j'ai aussitôt participé à cette migration teutonne tardive connue sous le nom de Grande Guerre. J'ai pris un si vif plaisir à la contre-attaque qu'à mon retour je ne pouvais plus rester tranquille. Le Middle West avait cessé d'être à mes yeux le centre douillet du monde ; il m'apparaissait à présent comme le bord effrangé de l'univers. C'est dans ces conditions que j'ai décidé de partir dans l'Est et d'apprendre le métier de courtier en valeurs. Toutes mes connaissances travaillaient dans les titres ; le marché, supposais-je, devait pouvoir nourrir un célibataire de plus. Mes oncles et tantes au grand complet en discutèrent comme s'il s'agissait de choisir pour moi une école préparatoire, et conclurent, le visage grave et la voix hésitante : « Bon... Pourquoi pas ? » Père accepta de subvenir à mes besoins pendant un an et, après divers contretemps, je suis arrivé dans l'Est au printemps 1922 ; pour toujours, pensais-je.

Le plus commode eût été de chercher un logement à New York, mais il faisait très chaud et je venais de quitter un pays de vastes pelouses et d'arbres accueillants. Aussi, lorsqu'un jeune homme, au bureau, me proposa de partager une maison en banlieue, l'idée me parut excellente. Il trouva la maison, un bungalow aux murs de carton-pâte battu par les vents, pour quatre-vingts dollars par mois ; mais au dernier moment, la société le muta à Washington et je suis donc allé

m'installer seul à la campagne. J'avais un chien – ou plutôt j'eus un chien pendant quelques jours, puis il disparut –, une vieille Dodge et une femme de ménage finlandaise qui faisait mon lit, préparait mon petit déjeuner et se marmonnait à elle-même des adages finnois au-dessus du fourneau électrique.

Après un ou deux jours de complète solitude, un homme arrivé après moi m'arrêta sur la route, un beau matin.

« Comment se rend-on au village de West Egg ? » demanda-t-il, désespéré.

Je le renseignai, et, continuant mon chemin, cessai de me sentir seul. J'étais un guide, un éclaireur, un pionnier des premiers âges. Il m'avait, sans le vouloir, accordé la libre jouissance du lieu.

C'est ainsi qu'avec l'aide du soleil et des robustes feuillaisons des arbres – surgies aussi soudainement que les choses croissent dans un film en accéléré – j'eus la conviction banale que la vie recommençait avec l'été.

Il y avait, en premier lieu, tant de livres à lire et tant de belle santé à puiser dans cet air jeune et vivifiant. J'achetai une dizaine de volumes sur la banque, le crédit et les placements, qui formaient sur mon étagère une rangée rouge et or pareille à de la monnaie fraîchement frappée, et promettaient de me révéler les rutilants secrets que seuls connaissent Midas, Morgan et Mécène. Et j'avais la noble intention de lire bien d'autres livres encore. J'étais, à l'université, un tempérament plutôt « littéraire » – j'avais écrit, une année durant, une série d'éditoriaux pompeux et convenus pour les *Nouvelles de Yale* –, et j'allais maintenant pouvoir refaire usage de tout cela dans ma vie et redevenir le plus limité des spécialistes, « un esprit équilibré ». Cette formule n'est pas une simple épigramme. La vie, après tout, se laisse d'autant mieux appréhender avec succès qu'on la regarde d'une unique fenêtre.

C'est au seul hasard que je dois d'avoir loué une maison dans l'une des communautés les plus étranges de

toute l'Amérique du Nord. Elle était située sur cette île étroite et dissolue qui s'étire tout droit à l'est de New York et comporte, entre autres curiosités naturelles, deux formations géologiques insolites. À trente kilomètres de la ville, une paire d'œufs gigantesques, de forme identique et séparés par une baie privée, saillent au milieu de l'étendue d'eau salée la plus domestiquée de l'hémisphère occidental, la grande basse-cour aquatique du détroit de Long Island. Ce ne sont pas des ovales parfaits – ils sont tous deux aplatis à l'extrémité en contact avec la terre, comme l'œuf de Colomb –, mais leur ressemblance physique doit être une source permanente d'émerveillement pour les mouettes qui les survolent. Les créatures sans ailes ne manquent pas d'être frappées par le fait qu'hormis leur forme et leur taille, ils sont en tout point dissemblables.

Je vivais à West Egg, le moins... comment dire ? le moins chic des deux œufs, bien que ce mot ne désigne que de manière très superficielle le contraste bizarre et passablement sinistre qu'ils présentent. Ma maison se trouvait à la pointe extrême de l'œuf, à cinquante mètres seulement du détroit, coincée entre deux demeures considérables qui se louaient au prix de douze ou quinze mille dollars la saison. Celle que j'avais à ma droite était une chose colossale à tous égards, une impeccable imitation de quelque *hôtel de ville*<sup>\*1</sup> normand, avec, d'un côté, une tour flambant neuve agrémentée d'une fine barbe de lierre d'un vert cru, une piscine de marbre et pas moins de vingt hectares de pelouses et jardins. C'était la gentilhommière de Gatsby. Ou plutôt, comme je ne connaissais pas encore Mr Gatsby, c'était une gentilhommière habitée par un homme qui portait ce nom. Ma maison à moi était un scandale pour l'œil, mais un scandale de si petites dimensions qu'on l'avait négligé, de sorte que

1. Les mots ou expressions en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

j'avais droit à une vue sur la mer, ainsi qu'à une perspective incomplète sur les pelouses de mon voisin et à la proximité consolante de millionnaires, le tout pour quatre-vingts dollars par mois.

De l'autre côté de la petite baie privée, les palais blancs du monde chic d'East Egg étincelaient au bord de l'eau, et l'histoire de cet été-là commence vraiment le soir où j'ai pris le volant pour aller dîner chez les Buchanan, sur la rive d'en face. Daisy était une cousine au second degré, et j'avais connu Tom à l'université. Et juste après la guerre, j'avais passé deux jours avec eux à Chicago.

Le mari de Daisy, entre autres exploits sportifs, avait été l'un des plus robustes ailiers que New Haven eût jamais comptés dans son équipe de football – un héros national, d'une certaine façon, l'un de ces hommes qui atteignent, à vingt et un ans, à un tel niveau d'une excellence limitée que tout ce qu'ils font par la suite apparaît de peu d'intérêt. Sa famille possédait une fortune fabuleuse – même à l'université, on lui reprochait sa prodigalité –, mais il avait maintenant quitté Chicago et, installé dans l'Est, il y menait un train de vie qui vous laissait pantois. Par exemple, il avait fait venir de Lake Forest une écurie de poneys pour ses parties de polo. J'avais du mal à imaginer qu'un homme de ma génération pût être assez fortuné pour faire une chose pareille.

J'ignore pourquoi ils vinrent sur la côte Est. Ils avaient passé une année en France sans raison précise, puis n'avaient cessé de bouger d'un endroit à l'autre, s'arrêtant là où l'on jouait au polo, là où l'on était riche ensemble. Cette fois, l'installation était définitive, m'avait dit Daisy au téléphone, mais je n'en crus pas un mot. Je ne lisais pas dans le cœur de Daisy, mais je sentais que Tom continuerait à vagabonder indéfiniment, cherchant à retrouver, non sans un peu de nostalgie, la violence spectaculaire de quelque match de football à jamais évanoui.

C'est ainsi qu'un soir où soufflait un vent chaud, j'ai pris la route pour aller voir à East Egg deux vieux amis que je connaissais à peine. Ils habitaient une demeure d'un rouge et blanc pimpant, de style colonial géorgien, bien plus tarabiscotée que je l'imaginai, et qui dominait la baie. La pelouse commençait à la plage et courait sur près de cinq cents mètres jusqu'à la porte d'entrée, franchissant des cadrans solaires, des allées de brique et des jardins flamboyants, et, quand elle atteignait enfin la maison, comme emportée par son élan, elle couvrait le mur de côté d'une éclatante vigne vierge. La monotonie de la façade était brisée par une rangée de portes-fenêtres qui étincelaient à présent de reflets d'or, grandes ouvertes aux souffles brûlants de l'après-midi, et Tom Buchanan, en tenue de cavalier, se tenait sur la terrasse, les jambes écartées.

Il avait changé depuis l'époque de New Haven. C'était maintenant, à trente ans, un homme à la forte carrure ; il avait le cheveu jaune paille, une bouche assez dure et un air hautain. Deux yeux brillants d'arrogance régnaient en maîtres sur son visage et donnaient le sentiment qu'il était toujours penché en avant, de façon menaçante. Rien, pas même un je-ne-sais-quoi de crâneur et d'efféminé dans sa tenue de cavalier, ne pouvait dissimuler la force prodigieuse de ce corps. Il semblait remplir ses bottes luisantes au point d'en faire craquer les lacets du haut, et l'on voyait jouer une puissante masse de muscles quand il bougeait les épaules sous la mince étoffe de sa veste. Ce corps avait la force colossale d'un levier ; c'était un corps cruel.

Quand il parlait, sa voix de ténor, rauque et bourrue, ajoutait à l'impression de hargne qu'il produisait. Il y avait en elle un soupçon de condescendance paternaliste, même à l'égard des gens qu'il aimait, et j'ai connu à New Haven des garçons qui le détestaient cordialement.

« Allons, allons... ne croyez pas que je doive avoir le dernier mot pour la simple raison que je suis plus fort

et plus viril que vous », semblait-il dire. Nous appartenions à la même association d'étudiants, et si nous n'avions jamais été intimes, j'avais cependant toujours cru qu'il avait une bonne opinion de moi et aurait voulu que je l'aime avec cette rudesse mêlée de nostalgie et de bravade qui lui était propre.

Nous conversâmes quelques instants sur la terrasse baignée de soleil.

« J'ai trouvé un assez joli petit coin », dit-il, promenant en tous sens un œil pétillant.

Son bras sur le mien, il me fit faire demi-tour et sa large main plate souligna la perspective qui s'offrait de la façade, englobant dans son ample geste un jardin à l'italienne dans un creux de terrain, un quart d'hectare d'épais rosiers au parfum entêtant et un canot à moteur au nez camus, contre lequel les vagues venaient cogner à quelque distance du rivage.

« Ça appartenait à Demaine, le roi du pétrole. »

Il me fit faire un autre demi-tour, poliment, avec brusquerie. « Passons à l'intérieur. »

Un vestibule haut de plafond nous mena dans une salle lumineuse, d'un rose léger, rattachée au reste de la maison par le lien délicat que constituaient les portes-fenêtres à chacune de ses extrémités. Celles-ci étaient entrouvertes, et leur blancheur éclatante se détachait sur le frais gazon qui paraissait empiéter un peu sur l'intérieur de la maison. Les souffles d'air, en traversant la pièce, repoussaient, d'un côté, les rideaux au-dehors et, à l'autre bout, les gonflaient en dedans comme des drapeaux au ton pâle, les envoyaient en torsade vers cette pièce montée enrobée de sucre glace qu'était le plafond, puis répandaient sur le tapis lie-de-vein des ondulations, le couvrant d'une ombre comme fait le vent sur la mer.

Le seul objet absolument fixe de ce lieu était un immense canapé sur lequel deux jeunes femmes flottaient, comme dans une nacelle à l'amarre. Elles étaient toutes deux vêtues de blanc, leur robe parcourue de

frissons et de friselis, comme si la brise les eût ramenées à l'intérieur après un vol rapide autour de la maison. J'ai dû demeurer un instant sans bouger à écouter les rideaux claquer, et gémir un tableau accroché au mur. Puis il y eut un bruit d'explosion lorsque Tom Buchanan ferma les fenêtres de derrière ; prisonnier de la pièce, le vent expira, et les rideaux, les tapis et les deux jeunes femmes dans leur montgolfière redescendirent lentement à terre.

La plus jeune des deux m'était inconnue. Elle était allongée de tout son long à l'une des extrémités du canapé, dans une complète immobilité, le menton légèrement levé, comme si elle s'efforçait d'y faire tenir en équilibre quelque chose qui menaçait de tomber. Si elle me vit du coin de l'œil, elle n'en laissa rien paraître, au point que, saisi d'étonnement, je faillis murmurer quelques mots d'excuse pour l'avoir dérangée en entrant.

L'autre femme, Daisy, entreprit de se mettre debout – elle se pencha légèrement en avant d'un air concentré –, puis éclata de rire, d'un petit rire absurde et adorable, et j'éclatai de rire à mon tour et m'avançai dans la pièce.

« Je suis p... paralysée de bonheur. »

Elle rit de nouveau comme si elle avait fait quelque remarque très spirituelle et garda un moment ma main dans la sienne ; ses yeux levés vers moi me jurèrent qu'il n'y avait personne au monde qu'elle eût plus envie de voir que moi. C'était sa manière de faire. Elle me glissa dans un murmure que l'équilibriste s'appelait Baker. (J'ai entendu dire que les murmures de Daisy n'avaient d'autre but que d'obliger les gens à se pencher vers elle ; cette critique futile n'en diminuait en rien le charme.)

Quoi qu'il en soit, les lèvres de Miss Baker frémissaient, elle me fit un signe de tête presque imperceptible, puis rejeta rapidement la nuque en arrière ; l'objet qu'elle tenait en équilibre avait, de toute évidence,

vacillé un peu, lui causant une grosse frayeur. Je fus, une fois encore, sur le point de dire un mot d'excuse. Les manifestations d'indépendance absolue suscitent le plus souvent chez moi un respect mêlé de stupéfaction.

Je détournai mon regard vers ma cousine qui se mit à m'interroger de sa voix basse et troublante. C'était le genre de voix dont l'oreille suit les inflexions comme si chaque phrase était une combinaison de notes qui ne sera jamais répétée. Elle avait un visage triste et beau, où tout n'était qu'éclat – des yeux éclatants, des lèvres éclatantes, sensuelles ; mais on percevait dans sa voix une fébrilité dont les hommes qui l'avaient aimée ne parvenaient jamais à perdre tout à fait le souvenir : une irrépressible inclination au chant, une invite chuchotée : « Écoutez... », l'assurance qu'elle venait de vivre des instants joyeux, passionnants, et que l'heure suivante en promettait d'aussi joyeux et passionnants.

Je lui dis que je m'étais arrêté une journée à Chicago sur ma route vers la côte Est et qu'une dizaine de personnes m'avaient demandé de lui transmettre leurs amitiés.

« Est-ce que je leur manque ? s'écria-t-elle, au comble du ravissement.

— La ville entière est plongée dans la désolation. Toutes les voitures ont peint en noir leur roue arrière gauche en signe de deuil, et la nuit, c'est une lamentation continue qui monte de la rive nord du lac.

— Merveilleux ! Retournons-y, Tom. Demain ! »

Puis elle ajouta, sans transition :

« Il faut que tu voies ma petite fille.

— Cela me ferait plaisir.

— Elle dort. Elle a deux ans. Tu ne l'as jamais vue ?

— Jamais.

— Eh bien, il faut que tu la voies. Elle... »

Tom Buchanan, qui ne cessait d'aller et venir dans la pièce, s'arrêta et posa la main sur mon épaule.

« Que fais-tu dans la vie, Nick ?

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LE DERNIER NABAB (Folio n° 2002)

LA FÊLURE (Folio n° 1305)

L'ENVERS DU PARADIS (L'Imaginaire n° 27)

LES ENFANTS DU JAZZ (Folio n° 1052)

LES HEUREUX ET LES DAMNÉS (Folio n° 1583)

GATSBY LE MAGNIFIQUE (Folio n° 5338)

LETTRES

LETTRES À ZELDA ET AUTRES CORRESPONDANCES



# Gatsby le magnifique F. Scott Fitzgerald

Cette édition électronique du livre  
*Gatsby le magnifique* de F. Scott Fitzgerald  
a été réalisée le 05 septembre 2012  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070445318 - Numéro d'édition : 243650).

Code Sodis : N51264 - ISBN : 9782072460999

Numéro d'édition : 237831.